

LA CRITIQUE DU FIGARO

Un remarquable travail

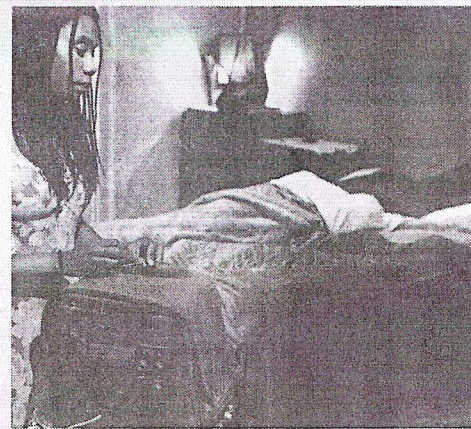
Les Histoires d'Edgar d'après John Edgar Wideman à L'Echangeur à Bagnolet.

THÉÂTRE. Xavier Marchand a choisi depuis une quinzaine d'années de mettre en scène des écrivains du secret, de la douleur, du lyrisme sourd, des écrivains en prise avec le réel, mais un réel passé au filtre d'un style et d'une connaissance profonde de la littérature.

La proposition qui, sous le titre d'*Histoires d'Edgar*, noue des extraits de l'écrivain noir-américain John Edgar Wideman (traduit chez Gallimard par Jean-Pierre Richard) en un spectacle dense, puissant, fluide et lourd de questions actives, est remarquable. Le travail de montage, d'adaptation, de trois moments arrachés aux pages de *Deux villes* et de *L'Incendie de Philadelphie* est en tout point rigoureux, mais il n'y a rien de sévère dans cette représentation du monde de Wideman, ce monde sur lequel il exerce son regard lucide. Il est politique, Wideman, mais c'est d'abord un écrivain d'ample souffle et, en choisissant de l'adapter au théâtre, Xavier Marchand en respecte toutes les humeurs.

Trois interprètes, trois mouvements, dans un environnement artistique subtil : une scénographie d'Alexandre Chinon qui juxtapose une chambre et un extérieur urbain et que les audacieuses lumières de Sylvie Garot ne cessent de transfigurer, se jouant même de la nuit absolue... Le son, très important dans ce travail, est signé Patrick Portella et Joseph Réve-laïm et il accompagne le développement des thèmes dans un montage conçu musicalement et dans lequel les différents registres de la langue sont très bien rendus.

Les trois interprètes de haut talent sont très bien dirigés. Gravité des premiers moments, mémoire, avec Jean-Michel Martial, forte présence, intelligence, subtilité, et Marie-Sohna Condé, belle et talentueuse, sensible qui va jusqu'à la profondeur des *Lamentations* de Kassima qui nous mènent, en un imperceptible glissement, au formidable moment de *La Tempête* avec Martial et le formidable Caliban de Julien Goualo. Tant de cohérence, d'exigence et de



Trois moments arrachés aux pages de *Deux villes* et de *L'Incendie de Philadelphie*. Jean-Pierre Duwivier.

plaisir théâtral sont rarissimes. Saluons cette équipe.

ARMELLE HÉLIOU

■ *L'Echangeur* à Bagnolet, jusqu'au 26 novembre, lundi compris, à 20 h 30, tél. : 01.43.62.71.20. Puis à Marseille, aux Bernardines, du 2 au 10 décembre ; à Aix-en-Provence, Théâtre Antoinette-Vitez, le 13 décembre ; au Théâtre d'Arles le 16 décembre.

CRÉATION

Black ghetto à Bagnolet

SEINE-SAINT-DENIS // Immersion dans le ghetto. Les Histoires d'Edgar, d'après l'œuvre de John Edgar Wideman, donnent corps par la singularité de deux êtres, à la tragédie de l'histoire collective afro-américaine depuis les cales des négriers jusqu'aux pénitenciers américains.

Par J. M.



Wideman Clotilde Sestier

Une nuit, au comptoir du bar "Chez Edgar", deux destins se croisent, deux faces d'une même difficulté d'être noir dans un ghetto. Kassima et Mr. Jones. En l'espace de dix mois, elle a perdu son mari du sida, contracté dans la prison où il a pris pour perpétuité, et ses deux fils. Deux jeunes blacks, un qui jouait à la roulette russe, et qui cette fois a perdu ; et l'autre, abattu à bout portant suite à un règlement de compte. C'est Kassima qui nous l'apprend, par un long et poignant monologue. Mr. Jones, on ne connaît son histoire que plus tard. Celle d'un prof d'anglais qui tente de monter une pièce de "Willi" Shakespeare avec ces mêmes gamins de la rue. Le sentiment de cette poisse qui les poursuit, se trouve confirmé par un échec supplémentaire : la pluie s'en mêle, le spectacle en plein air est annulé. A la croisée d'extraits de deux romans de John Edgar Wideman, fiction, autobiographie et métaphores se mêlent dans cette création. Kassima s'approprie les "Lamentations" de Jérémie tandis que Caliban et Prospéro de "La Tempête" de Shakespeare deviennent pour Mr. Jones les emblèmes de l'éternel rapport de force : « Aujourd'hui la leçon sera cette pièce immortelle sur le colonialisme, l'impérialisme, le récidivisme, le royal baisage des faibles par les forts, des gens de couleur par les blancs, de la majorité par la minorité. ». Bien que la lumière se fasse peu à peu sur une scène plongée dans l'obscurité complète tout le premier quart d'heure, le propos quant à lui, résonne définitivement comme un blues entonné dans un champ de coton.

○ Les Histoires d'Edgar, d'après John Edgar Wideman. Mise en scène Xavier Marchand. Théâtre de l'Echangeur à Bagnolet. Du 07 au 26 novembre à 20h30. 01 43 62 71 20. 7 € < 13 €

Théâtre

Noir...

■ Une rencontre furtive entre une femme et un homme errant ; une évocation par la même femme de son mari et ses enfants morts ; la confrontation entre un musicien sorcier et l'homme errant, qui voulait monter *La Tempête* de Shakespeare avec ses élèves... En trois temps, Xavier Marchand conduit, à partir de *Deux villes* et de *L'Incendie de Philadelphie*, au plus noir de l'univers noir de l'écrivain noir américain, John Edgar Wideman. Un spectacle noir, comme l'obscurité qui enveloppe, pendant de longues minutes, la scène et la salle. Noir, comme le décor de ghetto résonnant au rythme des percussions. Noir, comme la souffrance des personnages pris aux pièges des destins qu'on n'évite pas. Noir, comme Marie-Sohna Condé, Julien Goualo et Jean-Michel Martial, les trois comédiens qui leur prêtent leur corps et leur voix, avec une tenue de jeu qui bouleverse et qui fait mal. Pas de pathos. Pas de cris vains. Soudain, on pense à nos banlieues de France...

DIDIER MÉREUZE

L'Echangeur à Bagnolet.

Rens. : 01.43.62.71.20. Jusqu'au

26 novembre. Puis en tournée

à Marseille, Aix en Provence, Arles.

La Croix 19/11/05

**Théâtre. Adaptation
à Lyon de l'œuvre
de John Edgar Wideman.
Le ghetto noir
à portée de voix**

Les Histoires d'Edgar
d'après John Edgar Wideman, m.s.
Xavier Marchand, aux Substances,
à Lyon, week-end de clôture des
Intranquilles, les 25 et 26 juin à 20h30.
Rens.: 04 78 39 10 02.

«**U**n qui écoute», dit de lui-même l'écrivain noir américain John Edgar Wideman, dont l'œuvre résonne de ces voix multiples qui habitèrent la maison de son enfance à Homewood, dans le ghetto noir de Pittsburgh. Une maison où les femmes parlaient tant et plus, sans se douter que tous ces mots fascinaient le petit garçon qui, plus tard, deviendrait écrivain.

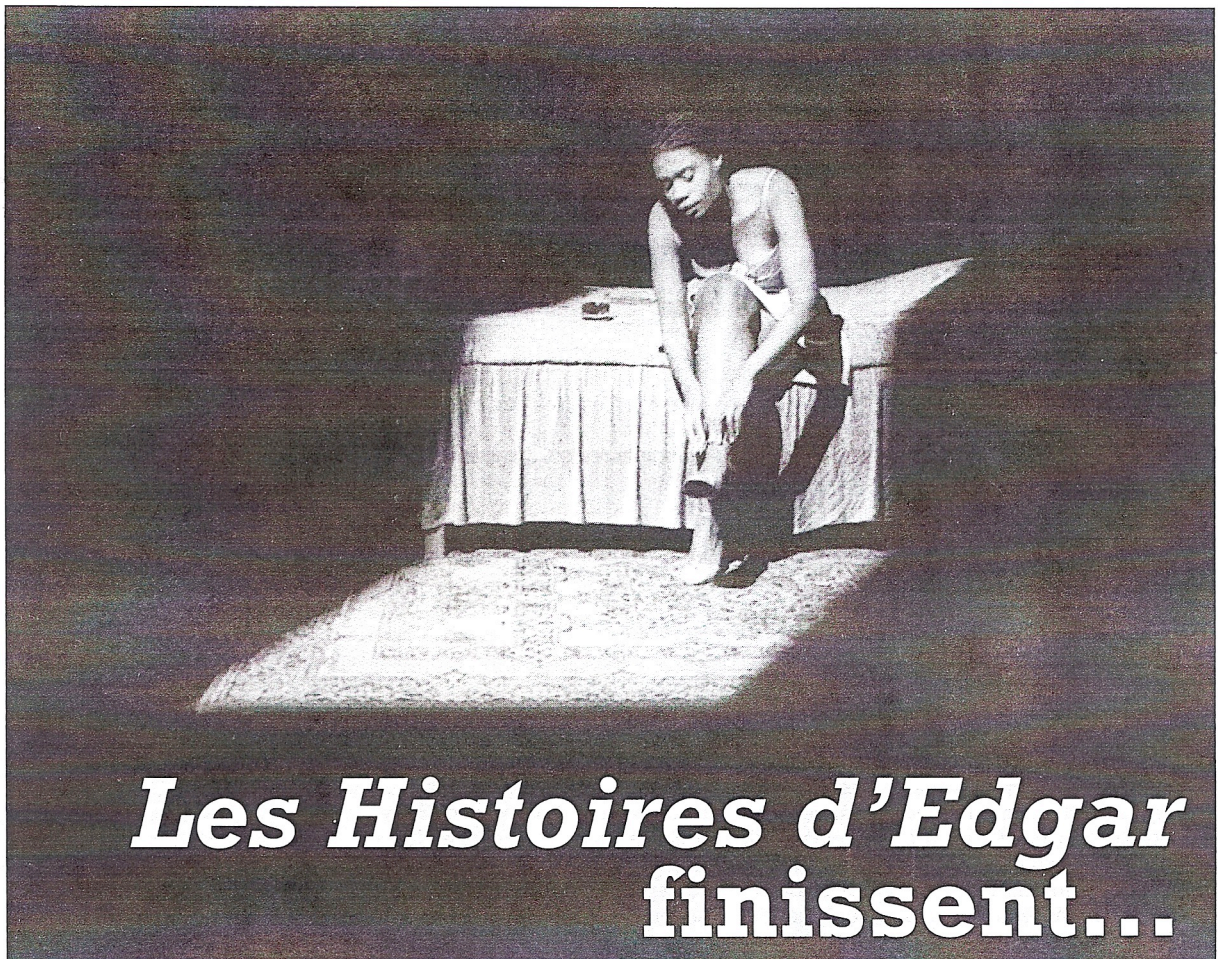
C'est cette même qualité d'écoute qu'offre à Lyon la mise en scène de Xavier Marchand, soutenu par un trio d'acteurs africains époustouflant. Incroyablement à l'aise dans cette œuvre complexe où l'auteur enchevêtre à loisir différents niveaux de langue, le passé, le présent, la fiction et l'autobiographie, Marchand pratique des coupes franches pour mettre en regard quelques pages de *Deux Villes* (1) et de *l'Incendie de Philadelphie*.

Plongé dans le noir, le plateau ne s'éclaire que par flashes, où apparaît furtivement une femme en robe de soie. Sur ses pas, la voix *off* d'un homme qui retrouve des bribes de passé. La seconde partie s'allume sur un décor de chambre. L'homme dort, la femme parle. Elle raconte comment elle a perdu deux fils emportés par la violence de la rue et son homme, mort du sida en prison et comment la lecture du *Livre des lamentations* l'a aidée à ne pas mourir elle aussi. L'affreuse banalité des ghettos noirs. Précise et calme, l'actrice Marie-Sohna Condé nous tiendrait rivés à son récit encore longtemps si un autre espace ne s'éclairait soudain. Décor de rue sinistre. S'ouvre alors une impressionnante lecture de *la Tempête* de Shakespeare, à travers le prisme du drame afro-américain, livrée par un duo débridé entre un personnage mi-conteur mi-Caliban (Julien Goualo) et un professeur de littérature-narrateur qui est aussi Prospero (Emil Abossolo-Mbo). Saisi d'une belle intuition, Xavier Marchand a retravaillé la traduction de Jean-Pierre Richard avec ses acteurs, en piochant dans le parlé actuel des rues d'Abidjan. Le sens passe moins par les mots que par leur rythme, leur sonorité. ◀

MAÏA BOUTEILLET

(envoyée spéciale à Lyon)

(1) Gallimard



Les Histoires d'Edgar finissent...

En portant à la scène *Les histoires d'Edgar* de John Edgar Wideman, Xavier Marchand offre le tout premier hommage théâtral à l'œuvre de l'écrivain afro-américain. Et ce n'est pas là son seul mérite !

Au théâtre, comme dans la plupart des entreprises artistiques, le risque zéro n'existe évidemment pas. Lorsqu'un metteur en scène s'empare d'une œuvre qui n'est pas la sienne, les embûches ont tôt fait de venir encombrer les chemins — qu'on imagine aisément tortueux — menant à la création. Comment, par exemple, imposer une lecture forcément subjective ainsi que des choix scéniques personnels et, dans le même temps, laisser au verbe et au propos de l'auteur la place nécessaire à leur épanouissement ? Comment faire pour concrétiser les premiers sans qu'ils ne viennent empiéter ou peser sur les derniers, et inversement ? De ce point de vue, l'écriture romanesque de John Edgar Wideman, à laquelle s'est confronté le metteur en scène Xavier Marchand, avait de quoi paraître bien retorse. Une œuvre renfermant au premier abord les moyens de se suffire à elle-même. A en croire le programme distribué à l'entrée — en grande partie constitué des notices biographiques de ceux qui ont écrit des pans entiers de l'histoire de l'activisme afro-américain (Marcus Garvey, Martin Luther

King, les Black Panthers...) — les intentions de l'auteur, outre initialement celle de raconter, apparaissent symboliquement fortes, quasiment politiques. La langue de Wideman, on le découvrira ensuite assez tôt, est cinglante (au sens premier du mot) ; régulièrement crue ou argotique, elle possède juste ce qu'il faut pour nous « brutaliser », sans jamais se départir d'une étonnante élégance. Dès les premières minutes de la représentation, Marchand semble ainsi vouloir la laisser faire, à tel point qu'il plonge le spectateur dans le noir absolu. On re-

Dans ces conditions, certes inhabituelles, mais si propices à la réception, on en redemandait bien encore un peu, on ne se laisserait pas de se laisser dire *Les Histoires d'Edgar*, les mots de Wideman

çoit alors les mots de plein fouet, à travers une voix off masculine qui fait vivre le texte avec une pénétrante justesse, sans artifice ou presque. A intervalles réguliers en effet, l'obscurité est rompue par la lumière ; en quelques éclairages qui s'appuient avec subtilité sur les éléments du décor, la mise en

scène donne naissance à des scènes quasiment immobiles, sortes de photographies grandeur nature sans bord ni cadre qui bénéficient d'un traitement d'une remarquable beauté. Dans ces conditions, certes inhabituelles, mais si propices à la réception, on en redemandait bien encore un peu, on ne se laisserait pas de se laisser dire *Les Histoires d'Edgar*, les mots de Wideman. Mais la suite attend, elle bout en quelque sorte d'impatience sur le lit d'une modeste chambre et sous les traits d'une femme qui vient de faire l'amour. Est-ce ce coup

d'un soir (c'est plutôt en ces termes que l'exprimerait l'auteur) qui la rend si volubile ? Pas forcément. Son long monologue — pendant féminin de la voix off précédente — se nourrit plus vraisemblablement des « circonstances » qui ont fait de son existence quelque chose d'aussi lourd à vivre, à por-

ter, ainsi que de la nécessité ou de l'urgence qu'elle éprouve à les dire : le sida et les balles perdues des guerres de gangs n'ont pas mis longtemps à faire d'elle une veuve et une mère éplorée. Ce soir-là, elle a un peu picolé, descendu quelques verres de bourbon, traîné dans les bars à la recherche de ce salutaire « coup pour un soir ». Banalités d'un certain quotidien américain — est-il précisément afro-américain ? — désespéré et à la dérive plus que destin romanesque à haute teneur tragique. A cet instant, John Edgar Wideman appuie, par petits coups, là où ça fait mal. Sans porte-voix ni banderole, la petite musique qu'il compose se veut plus lancinante qu'ouvertement virulente ou dénonciatrice. Mais le « message » qui affleure n'en est pas moins édifiant, comme en témoigne la dernière partie du travail construit par Marchand. Aux prises avec la volonté de monter *La tempête*, œuvre testamentaire du célèbre Shakespeare présentée comme la première pièce sur le colonialisme (tiens, ne serait-ce pas aussi d'une brûlante actualité française, ça ?), les Prospero (Duc de Milan naufragé) et Caliban (le « sauvage » asservi) ⁽¹⁾ mis en abîme par Wideman se

heurtenant à un aléa du quotidien aussi dérisoire que lourd de sens et de conséquences : un long week-end pluvieux met en échec la représentation en plein air de la pièce. S'il s'avère délicat de trouver un fil conducteur narratif aux fragments retenus par Marchand ⁽²⁾ (notamment de « raccrocher » le troisième temps de la création aux deux premiers), le metteur en scène est toutefois parvenu à construire une unité autour de ce que l'auteur nous donne à saisir entre les paroles de ses personnages. On ne peut s'empêcher également de s'incliner devant sa capacité à résoudre l'« équation » préalablement posée : soutenu par trois interprètes impeccables, il montre qu'il a su entendre Wideman et le restituer, sans pour autant étouffer ses parti pris de metteur en scène qu'il assume sans aucun complexe.

GUILLAUME JOURDAN

Jusqu'au 10/12 aux Bernardines.
Rens. : 04 91 24 30 40

(1) Pour faire court. Si vous voulez connaître les détails, retournez à l'original.

(2) *Les Histoires d'Edgar* se construisent à partir de deux textes de Wideman, *L'incendie de Philadelphie* et *Deux villes*, tous deux traduits chez Gallimard.

Jusqu'à samedi au théâtre des Bernardines

Noir lumineux

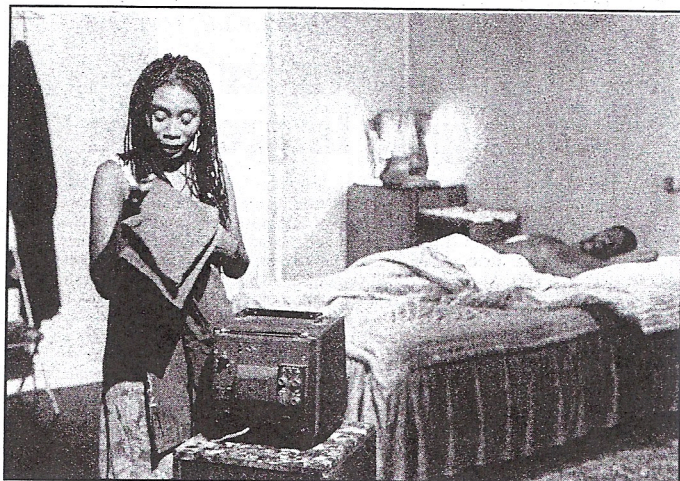
C'est un prodigieux voyage dans la langue, âpre et pulsative, du noir américain John Edgar Wideman, que propose Xavier Marchand, et que porte, avec vigueur et rage, un fascinant trio d'acteurs, entre Shakespeare et black power, entre Bible et perçus.

LA NUIT est là, et elle promet d'être longue. Une nuit où l'on écoute, où l'on entend, une nuit où l'on y voit si peu que le moindre bruit éveille la crainte ou l'espoir. De ces nuits prénantes où la moindre lueur donne lieu à un tableau vivant, qui fascine et fait plisser les yeux. C'est comme cela que Xavier Marchand a décidé de faire entrer,

doucement, le spectateur dans la langue chaotique et pourtant si claire de John Edgar Wideman. Noir et américain, sauvé par l'enseignement et la littérature d'un destin de deal, de violence et de prison dans lequel son père et son propre fils sont tombés, à perpét', celui que Marchand désigne d'un simple Edgar est dans cette adaptation, basée sur deux de ses romans (*L'incendie de Philadelphie* et *Deux villes*), servi avec une grande sensibilité esthétique, très photographique, et un respect surprenant de la construction de son écriture, fragmentaire, éparpillée, multi-référencée et pourtant d'une cohérence étrange, probablement due à son rythme, entre blues slam et hip hop, et à sa couleur, noire et lumineuse, aveuglante.

Dans ces *Histoires-là*, il y a une femme en robe verte, mater dolorosa qui a perdu

mari et enfants dans la violence ou le sida, qui recherche le sexe, refuse l'amour, puis l'inverse, et trouve de troublants échos entre son destin et les saintes *Lamentations*. Et puis il y a cet homme, qu'elle baise et qui la baise, qui pourrait être son père ; un prof qui se souvient avoir fait vibrer une poignée de jeunes rappeurs avec Shakespeare et sa *Tempête*. Et puis, il y aura cette *Tempête*, justement, avec le colon Prospéro et son double, sauvage et soumis, Caliban, qui méditent sur la couleur d'Adam et Eve ou sur le monde d'avant la chute. De longs monologues en rares mais intenses confrontations, d'adresses au public en solos de perçus (virtuose Julien Goualo), parfois perdu, vite retrouvé, le spectateur prend en pleine face un vent tour à tour rageur et tendre, entre humour et crudité. Un souffle, une déferlante, qui



contient des dizaines d'images historiques, de Luther King à Abu-Jamal ; quand Marie Condé rêve ou refuse, il y a Angela Davis dans son regard ; quand Jean-Michel Martial déverse les mots de Wideman, il est à la fois Marley et un Public Enemy ; et quand Julien Goualo lève le poing, c'est Tommie Smith et John Carlos qui retrouvent le podium des JO de Mexico...

De la très belle ouvrage, dans la langue et dans le jeu. La chair aujourd'hui, le verbe demain, suggère Calimba. Avec « Edgar », ils sont, comme par miracle, contemporains.

Denis BONNEVILLE

Les histoires d'Edgar, d'après John Edgar Wideman, m.e.s. Xavier Marchand / Cie Lanicolacheur, avec Marie-Sohna Condé, Julien Goualo et

Jean-Michel Martial, jusqu'au 10 (mar-ven à 21h ; mer-jeu-sam à 19h30) au théâtre des Bernardines, Marseille, 04.91.24.30.40

+ Lectures publiques par Marie-Sohna Condé et Xavier Marchand, avec la participation de Sonia Chiambretto, en prélude aux *Histoires d'Edgar* (à l'affiche des Bernardines) les 8 et 9 à 12h à la BMVR-Alcazar, 58 cours Belsunce, Marseille. 04.91.55.90.00.

La Marseillaise



ON A VU AUX BERNARDINES

Un poignant monologue

Commençons par la fin. Face au public des Bernardines, venu écouter la voix du romancier afro-américain John Edgar Wideman, trois acteurs noirs sont au salut. Ils viennent, avec une rare intensité, de faire pénétrer l'auditoire (blanc) dans le cœur du ghetto. Dans une mise en scène pleine d'intelligence (la direction d'acteurs est exemplaire), Xavier Marchand réussit à faire entendre le double niveau de langage et d'écriture de l'auteur. En voix off, salle plongée dans l'obscurité, le récit d'une rencontre de bar. De loin en loin, des flashes laissent entrevoir un couple en phase d'approche. Réveil en forme de gueule de bois des mêmes, la petite robe verte accrochée à la patère. En nuisette, la captivante Marie-Sohna Condé s'enlise et entraîne avec elle l'auditoire dans ses abysses. Une plongée si vertigineuse que la suite ne peut qu'en sortir pâle. C'est peut être la seule faiblesse de la pièce : le point d'orgue est en son milieu.

V.S.

"Les histoires d'Edgar", jusqu'au samedi 10 décembre, théâtre Les Bernardines, 17 boulevard Garibaldi (1^{er}). 04 91 24 30 40.